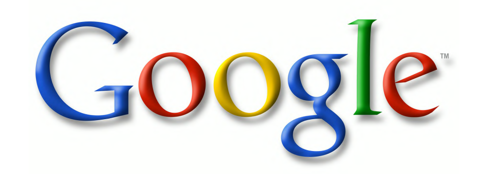



28846
d. 28


600028407R


EX
LIBRIS
1890
H. S. Ashbee

LES COULISSES D'UN LIVRE

A PROPOS

DES

MÉMOIRES DE HENRI HEINE

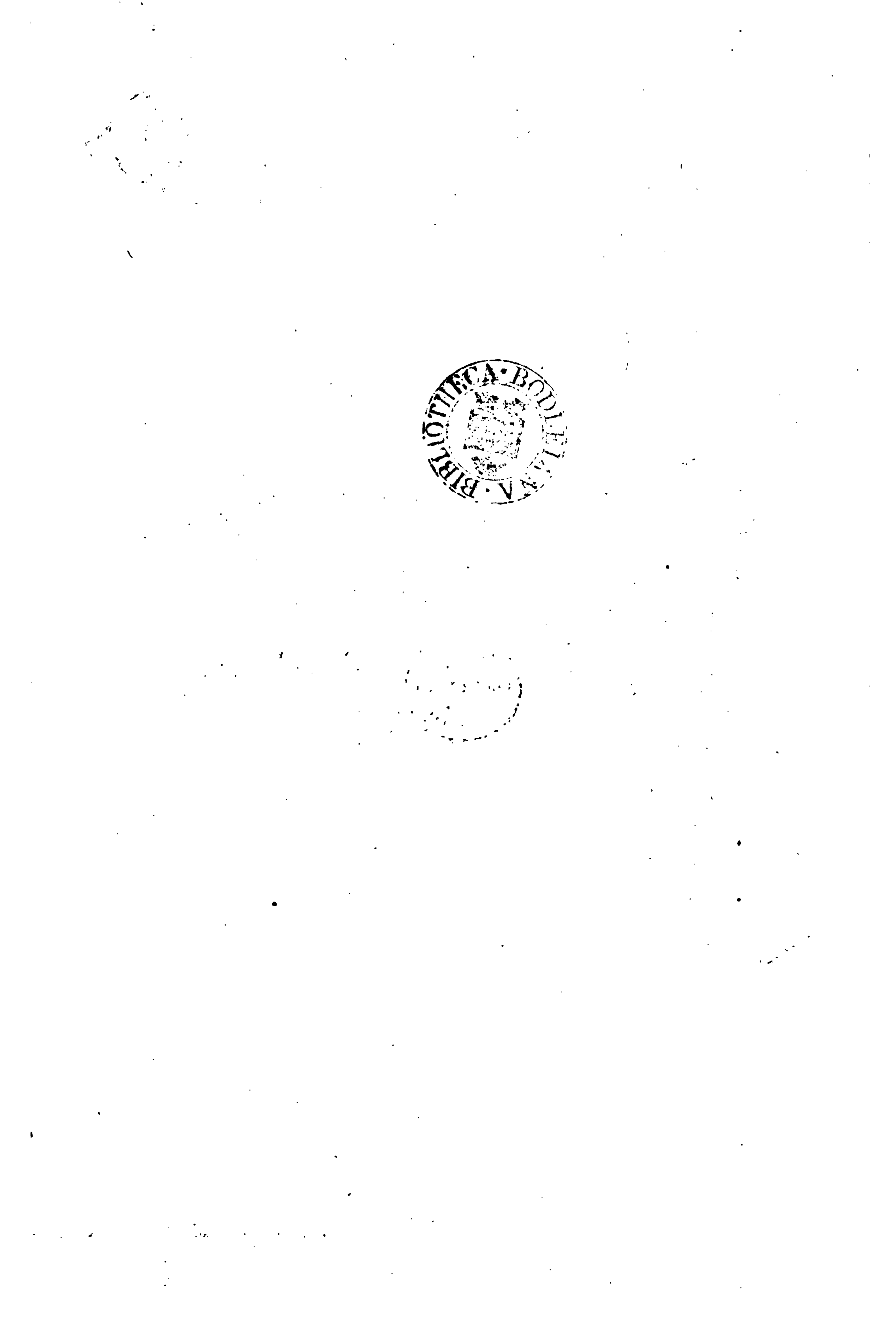
PAR

F. KOHN-ABREST

AVEC UN PORTRAIT DE HENRI HEINE

PARIS
HINRICHSEN ET Cie, Éditeurs
40, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40

1884





Heinrich Heine.

LES COULISSES D'UN LIVRE

A PROPOS

DES

MÉMOIRES DE HENRI HEINE

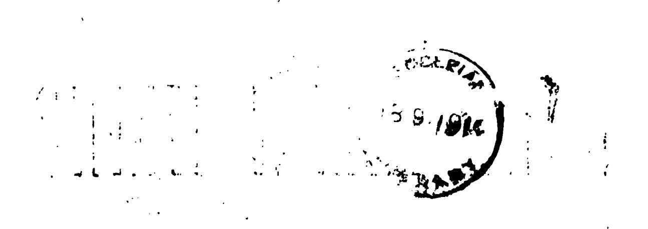
PAR

F. KOHN-ABREST

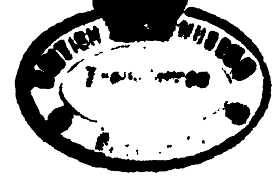
AVEC UN PORTRAIT DE HENRI HEINE

PARIS
HINRICHSEN ET Cie, Éditeurs
40, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40

1884







A PROPOS DES MÉMOIRES DE HEINE

LES COULISSES D'UN LIVRE

I

Le lundi de la Pentecôte 1880, l'auteur de ces lignes, journaliste, âgé de 30 ans, né à Prague (Autriche), élevé et naturalisé en France, M. Frédéric Kohn-Abrest [1], lisait sous une tonnelle, à Argenteuil, le plus récent numéro d'une revue hebdomadaire et à laquelle le susdit écrivain collaborait de temps à autre. Notre lecteur avait parcouru assez distraitement les premiers articles du recueil, les dépêches à sensation, la revue politique de M. Archibald Henricos, la critique des théâtres par M. Edouard Mauthner, une fantaisie berlinoise de M. Julius Stinde; il avait sauté d'un bond par-dessus un article biographique signé de son propre nom, quand son attention s'arrêta sur ces mots pleins de belles promesses, qui flamboyaient en tête d'une lettre-article adressée au directeur du *Montagsblatt :* « les Mémoires de Henri Heine. » La lettre était signée d'un poète lyrique, très distingué, célèbre même, et qui a su se créer, de l'Elbe à l'Adige, entre Kœnigsberg et Bâle, une clientèle spéciale parmi les dames romanesques et les jeunes filles ayant du vague à l'âme, clientèle éthérée, choisie, ne lisant que dans des livres reliés en chagrin et dorés sur tranche, et rempla-

[1] Le « *moi* » étant haïssable, l'auteur préfère employer dans ce récit la troisième personne lorsqu'il devra se mettre en scène.

çant le signet par une violette ou une marguerite pressée entre deux feuilles.

M. Alfred Meissner, le poète lyrique en question, écrivait donc au directeur du *Montagsblatt* que dans son jeune temps, vers 1850, il avait été à Paris pour gagner ses éperons de littérateur. A l'exemple de tous les poètes néo-allemands de l'époque, il avait été faire la cour à celui qu'ils considéraient comme leur chef, comme le rénovateur du vers germanique, à l'auteur de l'impérissable *Buoh der Lieder*, *d'Atta Troll* et de *Lutèce*, à Henri Heine. Bien accueilli, étant d'ailleurs sympathique sous tous les rapports, M. Meissner sut gagner rapidement la confiance du maître qui le traitait amicalement et presque en confident. C'est en cette qualité que M. Meissner avait appris de la bouche même de l'illustre écrivain qu'il comptait laisser après lui des *Mémoires*. Non seulement Heine avait à différentes reprises manifesté cette intention en présence de son jeune ami, mais il l'avait prié de faire passer dans un journal de Prague une note dont il avait dicté la teneur pour annoncer *urbi et orbi* la composition de cet ouvrage destiné à avoir un énorme retentissement.

A cette première preuve de l'existence des Mémoires, M. Meissner en ajoutait une seconde qui devait également avoir sa valeur.

Il racontait, toujours dans l'article du *Montagsblatt*, qu'un an après la mort du poète, en 1857, il fut appelé à Paris par une lettre de Mme veuve Heine qui le priait d'assister « un certain monsieur Henri Julia, » qui avait été chargé de trier les nombreux papiers du défunt et de recueillir les poésies restées inédites en vue de la publication d'un volume posthume. Le concours de M. Alfred Meissner était d'autant plus nécessaire, que M. Henri Julia ne connaissait nullement la langue allemande et avait besoin d'un collaborateur qui l'édifiât sur la valeur de la plupart des pièces contenues dans les dossiers qu'il était chargé de classer.

M. Alfred Meissner vint à Paris travailler plusieurs semaines avec M. Julia, et la veille de son départ tous deux dînèrent à Asnières, chez Mme Heine qui, après la mort de son mari, avait transporté ses pénates, sa perruche, ses chiens blancs et sa

fidèle *Caleb* Pauline dans cette aimable et artistique localité. Avant de passer dans la salle à manger, Mme veuve Heine fit traverser à ses invités une assez grande pièce démeublée, mais pourvue de placards. Elle ouvrit une de ces armoires et montrant une énorme pile de grandes feuilles papier ministre, environ 600 pages : « Voici, dit-elle [1], les Mémoires de Henri, mais il ne faut pas les publier à présent. » Elle tendit deux ou trois feuillets à M. Meissner qui les contempla d'un « air rêveur », songeant sans doute à l'ami, au maître, au sublime poète enlevé après tant d'atroces souffrances à l'affection de ses proches et à l'admiration de ses contemporains... Puis Mme Heine referma l'armoire, les convives passèrent dans la salle à manger pour faire honneur aux savants ragouts de Pauline qui méritait, sinon le cordon, du moins un ruban bleu.

Depuis cette époque (relevons la date : mai 1857), il n'avait plus été question de la publication de ces Mémoires. On en avait parlé vaguement de temps en temps; les uns racontaient qu'ils avaient été détruits; d'autres affirmaient que le gouvernement autrichien les avait achetés, et comme quand on prend de l'information on n'en saurait trop prendre, des courriéristes, des chroniqueurs, indiquaient le carton du ministère de la guerre dans lequel les mystérieux manuscrits avaient été enfouis. Or, M. Meissner ne paraissait guère ajouter créance à ces différentes versions; il disait dans sa lettre que l'hypothèse la plus admissible était que les papiers en question étaient restés au pouvoir de Mme Heine. Mais comme celle-ci vivait dans une retraite inaccessible, comme il était peu probable d'ailleurs qu'elle se laissât interroger et *interwiewer*, M. Alfred Meissner terminait sa lettre au *Montagsblatt* par l'invite suivante :

« Trouverait-on, parmi les journalistes parisiens qui liront cet article, quelqu'un disposé à se mettre à la recherche de ce même M. Henri Julia, qui fut chargé, en 1857, de classer les papiers de Henri Heine? Dans le cas où cette personne serait encore de ce monde et si on réussissait à la retrouver, elle donnerait peut-être

[1] Selon une autre version recueillie par le Magasin de la littérature étrangère de Leipzig, c'est M. Julia qui aurait ouvert l'armoire. Que ce soit l'un ou l'autre, cela importe peu au fond du récit.

les explications nécessaires pour savoir ce que sont devenus les grands feuillets format ministre que Mme Heine montrait à Passy en l'an de grâce 1857. »

Kohn-Abrest referma le journal d'un geste tellement nerveux, que l'innocent papier en fut froissé, puis il courut sans désemparer au petit bureau du télégraphe situé derrière la gracieuse flèche de l'église d'Argenteuil, et, sans désemparer, il remit à la buraliste une dépêche que la pauvre dame eut bien de la peine à déchiffrer. Ces pattes de mouche anti-réglementaires et indistinctement calligraphiées, disaient ceci :

« *Rédaction Montagsblatt Berlin.* — Informer M. Meissner que le journaliste décidé à chercher M. Julia est trouvé : c'est le signataire Abrest.

La nuit vint bientôt; l'expéditeur de cette dépêche se promena longuement sur le chemin de halage, le long du fleuve, et malgré lui il voyait papillonner des figures de ballade, les ondines, les esprits que l'auteur des *Lieder* faisait danser comme des sublimes marionnettes. Il suffit que le nom de Heine soit prononcé, pour que tous ceux qui l'ont lu et compris assistent ainsi à l'évocation de son œuvre. Jamais auteur de fiction et de légendes n'a réussi à frapper à tel point l'esprit de ses admirateurs. Aussi, dans la transparence de cette tiède nuit de printemps, le moulin d'Orgemont se découpait sur l'horizon comme un vieux bourg en ruines des bords du Rhin; la Seine elle-même s'élargissait comme pour se perdre dans quelque mystérieux tunnel de rochers; et le promeneur se demandait s'il n'entendait pas dans le lointain les accords de la Loreley attirant l'imprudent nautonnier dans la caverne sous-marine où avec son peigne d'or elle démêle sa blonde chevelure. Mais le promeneur n'entendit que le sifflet strident des remorqueurs, et en fait de mélodies il dut se contenter de la chanson alors à la mode :

Tiens, voilà Mathieu !

hurlée en cadence par une bande de canotiers en goguette, dont le refrain l'accompagna jusqu'à la station, où il prit le chemin de fer pour Paris-Saint-Lazare.

II.

Ce n'était pas tout que de télégraphier en Allemagne, en promettant de chercher « *le Monsieur Julia* » dont M. Meissner mettait la tête à prix; il fallait le trouver, ce dont M. Abrest avait la plus grande envie. Songez donc! poser la main sur le receleur des Mémoires de Heine et, par ricochet, sur les Mémoires eux-mêmes. Quelle bonne fortune, quelle réclame! Apparaître aux yeux des populations étonnées, tenant par la main ou par le collet le mystérieux personnage qui, à l'encontre de Feringhea le chef des Thugs, n'avait pas encore parlé; le présenter au monde entier, en s'écriant : « Le voici, c'est bien lui, Mesdames et Messieurs! il n'y a pas d'erreur sur la personne. Contemplez-le, c'est le seul, l'unique être en ce monde capable de vous renseigner sur ces Mémoires!... Eh bien! grâce à moi, il va parler. Recueillez ses paroles et méditez-les! » Certes, il y avait dans ce rôle de montreur de *rara avis* quelque chose de capable de flatter l'amour-propre d'un explorateur du journalisme et d'amuser un écrivain à la tournure un peu excentrique qui admirait Alphonse Karr aussi bien à cause de ses *Guêpes* qu'en raison de l'apparition de cet écrivain dans une loge de l'Opéra, en habit noir avec un casque de pompier sur la tête et qui entend trop dire pour ne pas le croire, que les trompettes de la renommée ne vont pas sans les coups de grosse caisse. Mais l'appât de l'excentricité n'était ici qu'accessoire : au fond, comme tous les admirateurs de Heine, M. Abrest se sentait empoigné et en proie à une curiosité fébrile, à cette agitation que produit chez les esprits littéraires la perspective d'une œuvre nouvelle jusque-là inconnue, pleine à la fois de révélations, d'indiscrétions et en même temps d'une grande valeur artistique. Car dans quel ouvrage ce maître se serait-il montré plus grand que dans ce testament littéraire, composé évidemment beaucoup plus en vue de la postérité que pour ses contemporains!

Lorsque cette sorte d'agitation se fut un peu calmée, M. Kohn-Abrest réfléchit aux moyens à employer pour découvrir un personnage qui jusque-là lui était demeuré inconnu, dont il ne connaissait que le nom, peut-être estropié et défiguré par suite d'un

défaut de mémoire ou d'une vulgaire coquille, mais dont il ignorait la profession, le domicile, les relations. Du diable s'il savait même si ledit M. Julia était encore de ce monde... Mais cette idée fut promptement écartée : c'eût été un tour par trop pendable de la part de M. Julia de tirer sa révérence à cette vallée de larmes sans découvrir son grand secret. M. Kohn-Abrest se figurait son inconnu trop galant homme pour s'être permis une telle incongruité. Oh! certes, M. Julia ne se doutait nullement quels vœux formulait en ce moment, le lundi de la Pentecôte 1880, pour sa santé et pour sa bonne conservation, un voyageur circulant entre Argenteuil et Paris-Saint-Lazare.

Tout d'abord, notre écrivain se demanda quel était l'éditeur parisien de Henri Heine. La réponse ne fut pas difficile. Tout le monde sait que les œuvres du « Prussien libéré » ont paru en Allemagne chez M. Campe, à Hambourg, et chez M. Calmann-Lévy à Paris. M. Kohn-Abrest n'est pas un inconnu dans les vastes bureaux de la rue Auber. Sans perdre de temps, il s'y rendit dès le lendemain et il eut la chance de rencontrer le très courtois patron de cette vaste maison. Il l'interrogea sans désemparer : « M. Julia..., dit l'éditeur, l'avocat de Mme Heine... parfaitement, je l'ai rencontré sur le boulevard il y a quelques jours (oh, bonheur! Julia était vivant!) Il habite la province... Perpignan, oui, c'est cela; il est notaire à Perpignan. » Sans vérifier davantage cette adresse, l'écrivain rentra chez lui, boucla sa valise et feuilleta d'une main fiévreuse l'indicateur que l'on venait de lui apporter. Il vit, fort heureusement, que ce jour-là, il ne partait plus de train direct pour la capitale du Roussillon. Afin de ne pas perdre de temps, M. Abrest se rendit au télégraphe, bureau de la gare du Nord cette fois, d'où fut lancée la dépêche suivante :

M. Julia, notaire, Perpignan. *Réponse payée.*

« Ayant appris par l'éditeur Calmann-Lévy que vous habitiez
« en ce moment Perpignan, je viens vous prier de bien vouloir
« me répondre si vous êtes disposé à vous entretenir avec moi
« des Mémoires de Heine. Cette question passionne tous les
« esprits en Allemagne et tous les amis du poète. Vous rendriez
« un grand service à tous en faisant la lumière sur ce point.

« ABREST. »

La journée du lendemain s'écoula sans apporter une réponse, bien qu'elle fût payée. M. Abrest a toujours eu le notariat français en trop haute estime pour se permettre la supposition qu'un tabellion pourrait empocher le prix d'un télégramme; il flairait une difficulté quelconque et à tout hasard il remit son voyage.

Le lendemain, pas plus de télégramme que la veille.

M. Abrest adresse une réclamation au bureau de Perpignan. — Réponse : « Le destinataire du télégramme est inconnu, on le recherche... comme un malfaiteur. »

Enfin, au bout de trois jours, arrivée d'une lettre d'aspect benoitement provincial, datée d'un petit endroit à 40 kilomètres de Perpignan, écrite d'une large écriture, signée Julia, receveur de l'Enregistrement. L'auteur de cette calligraphie répondait au télégramme expédié quatre jours auparavant, qu'il n'avait pas l'honneur de connaître M. Calmann-Lévy, qu'il n'avait pas eu l'honneur davantage de connaître un « M. Heine » et qu'en résumé il avait l'honneur de ne pas savoir ce qu'on lui voulait. Patatras! Voici donc une fausse piste; il s'agissait de trouver la vraie. Ce n'est plus dans le Midi qu'il fallait la chercher, mais à Paris même.

Seulement, pour parvenir à ce résultat, il fallait disposer d'une police secrète.

M. Abrest connaissait alors un singulier garçon. Appartenant à une famille de province très honorable et riche jadis, ayant goûté lui-même dans sa première et dans sa seconde jeunesse toutes les jouissances que donne la fortune, Adalbert Courvoyant avait ramassé à travers le monde, où il avait roulé sa bosse, assez de philosophie à la Diogène, assez de pessimisme, pour se convaincre que l'existence la plus douce, la plus digne d'envie était la vie indolente et exempte de souci du bohémien, qui s'en remet au hasard, à la providence et aux imbéciles, pour trouver la pitance quotidienne augmentée de nombreux bocks de bière et de verres d'absinthe. Instruit comme un professeur de rhétorique, parlant et écrivant couramment quatre ou cinq langues, jouant du piano, montant à cheval et ayant de l'esprit à revendre, Courvoyant en était réduit à fabriquer des cornets de bonbons pour les foires des environs de Paris ou à porter des paquets en ville pour des lithographes. Il avait eu en dernier lieu

connaissance faite, M. Julia prononça, au cours d'une conversation, le nom de Henri Heine; son interlocuteur eut un geste dramatique. Tressautant de dessus la chaise sur laquelle il était jusque-là assis, se frappant le front d'une large claque, il s'écria (eussiez-vous fait autrement en pareil cas) : « Eureka ! Eureka ! »

— Etes-vous le Julia qui a connu Henri Heine?

— Certainement ! répondit froidement M. Julia que cette exubérance étonnait quelque peu.

— Souffrez que je vous embrasse..., moralement du moins, s'écria à nouveau M. Kohn-Abrest, à la grande stupéfaction des autres rédacteurs qui, troublés dans leur besogne, se demandaient si leur collaborateur Sept-Épées se mettait en route pour la folie.

En quelques minutes, M. Julia fut mis au courant des pas, démarches et télégrammes, ci-dessus relatés, de cette chasse dont il avait été le mystérieux gibier deux ans et demi auparavant. A son tour, mais d'un ton assez réservé, il donna au chasseur bredouille quelques indications qu'il est nécessaire de relater exactement, car elles expliquent sinon *pourquoi*, du moins *comment*, le manuscrit inédit des Mémoires de Heine se trouvait entre les mains de M. Henri Julia.

Il faut remonter non pas au déluge, mais à la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte. En 1851 ou 1852, Henri Heine était cloué sur son « tombeau de matelas ». Il souffrait énormément, travaillait autant qu'il pouvait et, pour se distraire, il lisait ou il se faisait lire. C'est ainsi qu'il prit connaissance d'une série d'articles insérés dans *le Siècle*, sous le titre « les Amis de Voltaire. » L'étendue des connaissances historiques dont l'auteur faisait preuve, le choix heureux du sujet, un style fort agréable, bien que sentant encore un peu son académie de province, frappèrent l'illustre poète. « Il faudrait écrire quelques mots de félicitation à cet auteur », dit Heine à son secrétaire.

Obéissant à un sentiment de courtoisie et de respect littéraire, M. Henri Julia voulut lui-même aller remercier le poète; il devint peu à peu le commensal du malade et quand Henri Heine était trop abattu par la souffrance ou trop démoralisé pour recevoir des visites, l'auteur des « Amis de Voltaire » tenait com-

pagnie à Mme Mathilde Heine. Celle-ci était très heureuse de trouver la société d'un compatriote, car à cette époque c'était, dans la maison du poète, un défilé de figures exotiques parfois étranges et excentriques conduites là par l'admiration, mais aussi la plupart du temps par la curiosité ou bien le besoin de se frotter à un homme célèbre par amour de la réclame.

Ce monde-là ne plaisait guère à la dame du logis, qui en tout temps se plaignait de cette procession internationale à travers ses dieux-lares, d'autant plus que ces visiteurs assez mal embouchés oubliaient que le demi-dieu auquel ils rendaient hommage était marié, et que la demi-déesse avait le droit d'ambitionner une portion de l'encens que l'on brûlait sous les narines de son époux.

A l'encontre des Russes, Anglais ou Étrusques, M. Henri Julia se montrait galant chevalier et bon compatriote. Aussi il sut gagner toute la confiance de Mme Mathilde, et lorsque Henri Heine mourut, sa veuve, bien qu'il ne fût pas exécuteur testamentaire officiel, le chargea de la défense de ses intérêts et de la liquidation de la succession littéraire de son mari.

Pendant deux ou trois années, M. Henri Julia s'occupa des intérêts de Mme Heine; c'est à cette époque qu'eut lieu le classement des papiers posthumes avec l'aide de M. Alfred Meissner venu tout exprès d'Autriche, et c'est au cours de ce voyage qu'eut lieu, à Asnières, la « scène de l'armoire » que M. Meissner relate dans le *Montagsbtatt* d'avril 1880. Il y a une preuve irrécusable de la part considérable sinon prépondérante que M. Henri Julia prit à la publication des œuvres posthumes de Henri Heine. C'est la préface qu'il écrivit pour le dernier volume des œuvres de Henri Heine, publié en 1859, chez Michel Lévy frères. Ce témoignage irrécusable et qui, certes, ne pouvait avoir été créé pour les besoins de la cause, put être invoqué vingt-trois ans plus tard, lorsque des membres de la famille du poète et des journalistes berlinois tentèrent de traiter M. Julia d'imposteur.

Henri Heine s'était éteint seul et délaissé par tous ses amis parisiens. C'est à peine si une trentaine de personnes, M. Julia parmi eux, suivirent le char mortuaire. Il est vrai que la même année il n'y eut guère plus de monde au convoi d'Alfred de Musset, dont le talent et le caractère avaient beaucoup de côtés communs avec le poète allemand. Mais en revanche, depuis que

la terre s'était refermée sur le chantre des gouffres du Rhin et des étoiles, son renom allait en grandissant; il semblait que l'Allemagne entière avait attendu non pas le retour, mais la mort de l'enfant prodigue pour l'élever aux nues, pour répéter ses chants, déclamer ses vers et relire sans se rassasier ses « Lettres » si pleines d'humour et de grâce, lettres écrites avec une plume de diamant qui pouvait piquer, blesser, tuer même, mais qui n'éclaboussait pas.

Ce revirement profitait à la gloire du poète, soit; mais il rapportait de fort belles espèces sonnantes à l'éditeur qui, par un traité en règle, s'était assuré, moyennant une pension relativement modeste, payable à la veuve, la propriété entière et exclusive de l'œuvre considérable de l'auteur des *Reisebilder*.

Si jamais éditeur allemand s'est enrichi grâce à un seul écrivain, c'est certainement M. Campe de Hambourg, et avec si peu de risques! La célèbre maison Cotta de Stuttgardt, qui s'enorgueillit à juste titre d'avoir édité Schiller et Gœthe, payait à ces deux grands hommes des *honoraires* qui passaient alors pour fabuleux et qui à notre époque seraient considérés comme très avantageux. Après la mort de Schiller, M. Cotta a payé de 1807 à 1830 plus de *quatre cent mille francs* (104,000 thalers) à sa veuve et plus tard aux enfants pour le droit de propriété des œuvres; quant à Gœthe, il entendait admirablement les affaires et il vendait sa prose et ses vers au poids des billets de caisse. Mais l'heureux éditeur de Hambourg n'eut pas à risquer de tels débours pour devenir millionnaire.

M. Julia eut l'idée de faire profiter Mme Heine des bonnes dispositions du public pour la mémoire de son mari. Il ne fallait pas songer à augmenter le chiffre de la rente annuelle fort soigneusement stipulée, mais il restait un volume de poésies posthumes, et c'est pour obtenir une grosse somme en échange de ce manuscrit que M. Henri Julia entama avec l'éditeur hambourgeois une lutte homérique. M. Julia se montrait excessivement tenace, le bonhomme Campe, tout ventripotent qu'il fût, tentait de s'échapper par la tangente. Il avait le manuscrit en main et il se refusait aussi bien à payer la somme demandée qu'à restituer le paquet. Il fallut recourir à l'emploi du papier timbré à longue portée. L'illustre maître Crémieux intervint et, grâce à son

autorité, il décida M. Campe à rendre au moins le manuscrit des dernières poésies.....(publié par le même Campe dix ans plus tard).

Puis il survient une grande lacune. M. H. Julia se marie vers 1859, en province, devient agriculteur et perd complètement de vue Mme Heine qui mène à Paris une existence bourgeoise anonyme, prouvant ainsi que le meilleur moyen de porter un grand nom c'est de ne pas l'afficher. Cependant les négociations avec M. Campe continuent : à la place de M. Henri Julia qui, d'agriculteur est devenu fonctionnaire public et qu'une très haute protection due à des relations d'enfance dote d'une préfecture, c'est M. van Embden, un neveu du poète, qui va poursuivre les négociations avec M. Campe. M. van Embden est le fils de cette « Lotte » (Charlotte), qui fut la sœur préférée de Henri, femme distinguée, fort spirituelle, pleine d'entrain et de brio, une véritable Heine enfin. Tout jeune, M. van Embden vint à Paris, et quand il vit sa belle tante, il se montra galant et empressé au point de faire supposer qu'il était épris de la superbe Mathilde. Heine le voyait en souriant vaquer à ce manège de Chérubin chantant la romance à madame. « Ce gaillard-là, dit-il un jour, voudrait bien être le père de ses cousins ! » Il n'y avait certes pas la moindre amertume dans cette réflexion, car dans son testament, Heine exprima le désir que M. van Embden et M. Jaubert fussent chargés de recueillir et de publier ses œuvres posthumes. Ce n'était là qu'un pieux désir, dont l'accomplissement dépendait de Mme Heine, légataire universelle. Elle crut tout d'abord pouvoir s'en écarter, puisque c'est M. Henri Julia qui fut chargé de cette besogne pour laquelle le poète avait désigné un de ses amis parisiens et son parent. Quels furent les motifs de cette substitution, nous dirons plus, de cette dérogation grave aux volontés, aux désirs tout au moins de Henri Heine?

M. Julia, qui doit, si nous sommes bien informés, publier une préface pour les *Mémoires* de Henri Heine, jugera certainement à propos de faire la lumière sur ce point. Lui seul a qualité pour cela. Ce sera d'ailleurs une occasion tout indiquée de répondre à certaines insinuations malveillantes qui ont paru dans des journaux allemands et aux suppositions malicieuses et indiscrètes d'un ouvrage de M. A. Weill, qui est à coup sûr un livre amusant,

mais qui assurément n'est pas un bon livre, car ce n'est nullement une bonne action.



III

Les conversations qu'il eut dans le courant de 1882 avec son collaborateur du *Bien public*, la sensation que les moindres renseignements relatifs à ces *Mémoires* produisait dans le public allemand, le bruit qui commençait à se faire autour du nom de M. Julia que l'on désignait comme « le Julia de Heine » engagèrent l'ancien préfet à se rapprocher de Mme veuve Heine. Mme Mathilde était alors âgée de soixante-un ans environ; l'audacieuse grisette de 1837, la beauté épanouie de 1850 dont les charmes avaient été célébrés en prose et en vers par tous les amis de son mari, était devenue une bonne bourgeoise gardant bien peu de vestiges de ses appas d'antan, vivant dans la retraite la plus absolue et ne connaissant guère d'autre satisfaction que la table. Trop de gastronomie et pas assez d'exercice, c'est là un régime hygiénique défectueux; la santé de la ci-devant belle Mathilde subit une altération sensible et la maladie dégénéra peu à peu en paralysie à peu près complète. Sentant instinctivement sa fin approcher, Mme Heine fut en proie à la terreur de la mort. Elle ne pouvait souffrir aucune allusion à cet accident final, et aussi ne fit-elle point de testament. On juge si bien venues furent les lettres de Hambourg dans lesquelles M. van Embden engageait sur un mode patelin sa « chère tante » à songer à ce testament — en sa faveur, bien entendu — pour que les fameux Mémoires ne pussent pas tomber entre les mains de ses cousins, les Heine de Vienne qui attendent, écrivait-il, avec impatience le moment de s'emparer de cette proie.

Plus M. H. Louis van Embden revenait malencontreusement sur cette question de testament, moins Mme Mathilde était disposée à le rédiger. Elle était donc malade et sous l'empire très fâcheux de ces obsessions, quand M. Henri Julia lui rendit ses devoirs. Obéissant à une pensée amicale et peut-être aussi pour que le manuscrit échappât définitivement aux convoitises des parents de Hambourg, Mme Heine remit à M. Julia un paquet composé de

125 feuillets grand format, écrits au crayon par Henri Heine, de sa propre main. C'était là le manuscrit des Mémoires. M. Julia dut promettre que tant que la donataire vivrait, il ne révélerait en aucune façon l'existence de ce manuscrit.

M. Julia n'eut pas longtemps à observer cette discrétion. Peu de mois après, Mme Heine mourait dans un petit logement situé au n° 50 de la Grande-Rue de Passy, dont elle avait pris possession quelque temps auparavant. L'ex-préfet des Basses-Alpes, qui avait galamment fait son devoir d'ancien ami pendant la maladie de Mme Heine, prit, après sa mort, toutes les dispositions nécessaires pour liquider la succession. Il prit à son compte le bail que Mme Heine avait signé avec le propriétaire de la maison de Passy, et acheta en bloc le mobilier dont une bonne partie datait de l'époque où le poète vivait.

C'étaient les pièces massives qui avaient su résister aux nombreux déménagements, car, sans manquer au respect et à l'admiration la plus sincère pour Heine, il est permis de rappeler que ce grand homme changeait d'appartement tous les termes et qu'il avait planté sa tente dans tous les quartiers du Paris de Louis-Philippe, y compris la banlieue.

A première vue, rien de plus vulgaire que cet ameublement d'acajou honnête et poli, avec ses rideaux d'étoffe médiocre, ses tapis modestes; mais tout cela, je m'empresse de l'ajouter, brillait de propreté et de bon entretien. Cependant, le visiteur qui venait là un peu en pèlerin, dans l'espoir de rencontrer quelques reliques, ne s'en allait pas déçu. La première de ces reliques, vénérable s'il en fût, lui ouvrait généralement la porte. C'était la vieille, très vieille Pauline, qui entra au service de Heine en 1840 ou 1842. Elle avait été élevée ou simplement employée dans le pensionnat où le poète allemand avait relégué pendant deux années son amie, devenue plus tard sa femme, afin d'achever une éducation que les circonstances avaient à peine permis d'ébaucher lors de son enfance.

J'ignore si Mme Mathilde emporta du pensionnat une grosse provision de savoir, mais, assurément, le temps qu'elle y passa ne fut pas perdu pour elle, puisqu'elle y fit la connaissance de cette servante qui eut pour elle la sollicitude d'une mère, l'abnégation d'une amie et l'admiration d'un dévot pour sa divinité. On peut

dire que depuis 1840 jusqu'en 1882, ce Caleb féminin ne vécut que pour et par sa maîtresse, et encore aujourd'hui, lorsqu'on interroge la vieille Pauline sur « Madame », elle en parle avec un respect qui va jusqu'à la terreur. M. A. Weill appelle dans son livre, « Souvenirs sur Henri Heine, » Pauline, l'*esclave* de Mme Mathilde. Le terme n'est pas exact, parce que la première condition de l'esclavage, c'est de subir une situation imposée, tandis que Pauline se pliait volontairement à tous les désirs, tous les ordres et même tous les caprices de sa maîtresse; elle le faisait parce que sa vie n'avait pas d'autre but, parce que c'était sa destinée et sa mission. Douée d'une mémoire prodigieuse, cette servante d'un autre âge se rappelle aujourd'hui les moindres incidents qui se sont produits dans cet intérieur dont elle était la ménagère. Interrogez-la sur un fait, sur une date, elle vous répondra sans réticence et sans hésitation si c'était du « temps de Monsieur » ou « après sa mort », dans lequel des innombrables logements le fait s'était produit. Il faut voir les belles fureurs de cette bonne vieille femme, jaunie, courbée par l'âge, si on s'avise de toucher à la mémoire de sa maîtresse. Un jour devant elle, M. Julia lut un passage du livre de M. Weill où l'auteur raconte que Heine battait sa femme. A ce moment, la sexagénaire courbée et rabougrie se redressa de toute sa hauteur, ses yeux lançaient des éclairs, ses mains se crispaient; je crois que si M. Weill eût été là, elle l'eût griffé et il aurait pu recommencer cette lutte à bras le corps qu'il eut à soutenir, s'il faut en croire le volume, avec Mme Heine. Seulement, cette fois, ses sens ne couraient aucun risque de se réveiller au contact de la chair.

C'est donc cette servante modèle, suivie d'*Atta Troll*, le dernier des griffons blancs de Mme Mathilde, qui ouvrait clopin-clopant la porte de l'appartement.

Dans l'antichambre, M. Julia a fait ranger sur les rayons d'une bibliothèque d'acajou environ 250 à 300 volumes, ayant appartenu à Henri Heine, livres disparates, ouvrages dépareillés, dont quelques-uns étaient revêtus de dédicaces; livres envoyés à Paris par les éditeurs allemands ou leurs auteurs, ou achetés au hasard et d'occasion. Cependant, il en est parmi ces livres qui sont devenus rares, sans parler de quelques ouvrages historiques et critiques ayant de la valeur par eux-mêmes.

Dans le salon, le regard est attiré par un beau portrait à l'huile. Il n'est pas besoin de regarder la date pour savoir qu'il a dû être jeté sur la toile entre 1838 et 1842. Le *faire* de l'artiste, le modelage de la robe à demi décolletée, l'étoffe toute particulière de ce vêtement de soie noire, la coiffure à bandeaux plats très lisse de la dame, tout porte cette estampille du second tiers de la période de Juillet. La tête de femme triomphe des accessoires disgracieux de la mode, elle éclate belle et radieuse sans beaucoup d'expression, sans grande vitalité, mais très attrayante, fort correcte et capable de par la sérénité tranquille et exempte de toute coquetterie, capable d'exercer une véritable séduction. Ce portrait est celui de Mme Heine, alors dans sa fleur; il est environné de plusieurs cadres contenant des lithographies ou des gravures sur acier représentant le poète aux différentes époques de sa vie. Le voici, imberbe, rasé de près, avec une coiffure à toupet, engoncé dans une large redingote boutonnée du haut en bas. C'est ainsi qu'il fut à son arrivée à Paris ; très beau, très poétique et *impressionnant* pour les femmes. Il ressemblait un peu à Hugo, lorsque celui-ci écrivait « Notre-Dame de Paris [1] ». Un autre de ces portraits, l'original de celui qui depuis a été reproduit à l'infini par la photographie et répandu par le commerce, nous montre le poète déjà atteint par la souffrance. La figure est toujours jeune, mais les douleurs l'ont amaigrie et émaciée. Les cheveux se sont faits plus rares, laissant à découvert un front olympien; la barbe un peu hirsute a poussé en collier autour de la face, et le regard est devenu mélancolique et rêveur. La dernière lithographie représente Heine sur son lit de mort. Une solennité triste se dégage de cette physionomie, on s'écrie involontairement avec le poète : « *Ausgerungen!* » « Fini de lutter! »

Un autre portrait représentant un monsieur de belle mine, grassouillet, avec des yeux un peu malins, pourrait passer pour une gravure fixant les traits de feu Geoffroy du Palais-Royal dans une de ses créations de bon bourgeois. Ce particulier, cependant, n'est pas un personnage de théâtre, c'est un bourgeois de la vie réelle, un philistin même, mais un philistin millionnaire, créateur d'une des dynasties de la haute finance, c'est l'oncle Salomon Heine,

[1] Voir le portrait.

le bourru bienfaisant qui passa son existence à se brouiller et à se raccommoder avec son « coquin de neveu ».

Sur la table du salon, un album ayant appartenu à Mme Heine contient une série d'hommages en prose et en vers qui lui furent décernés par des parents et des admirateurs de son mari.

L'ouverture est faite par Henri Heine lui-même avec les vers fameux « *Hier auf gewalkten Lumpen* », etc.

Le plus chaleureux de ces hommages porte la signature du Nestor des auteurs dramatiques allemands, du vieux Charles Laube, l'écrivain de *Struensee*, du *Comte Essex*, et de *Karlsschüler*. Je remarque, en feuilletant cet album, que la compagne du poète était tenue en très haute estime par les commensaux de la maison. Tous lui expriment sur des modes les plus divers leur reconnaissance, parce qu'elle fait à leur idole des jours tissus d'or et de soie. « C'est parce que vous le rendez heureux, écrit M. Laube, que votre Henri peut nous rendre heureux aussi en faisant de si beaux vers. » Evidemment, la personne à laquelle s'adressaient d'aussi délicates fleurs de prose et de rhétorique, ne pouvait être la Xantippe que l'on a voulu nous présenter. Ajoutons encore qu'une image de piété et une branche de buis étaient accrochés au-dessus du grand lit, que l'on voyait dans la salle à manger une perruche empaillée, Cocotte, qui fit avec le couple le voyage de Hambourg vers 1843 et qui mordit si cruellement, en guise de bienvenue, une proche parente de Heine, coup de bec qui valut à l'intéressant oiseau de passer à la postérité ; et nous croyons avoir signalé tout ce que pouvait avoir de particulier le décor dans lequel allait se jouer la petite comédie littéraire des « Mémoires de Henri Heine. »

IV

Peu de temps après la mort de Madame Mathilde et son installation dans l'appartement de Passy, M. Julia rencontra M. Kohn-Abrest, qui sur ces entrefaites avait créé une correspondance autographe destinée aux journaux étrangers. Il importe de signaler ce détail, puisque c'est cet organe qui le premier dé-

voila l'existence des « Mémoires » et que c'est sur les notes publiées par les *Paris-Nouvelles*[1] que s'est engagée toute la polémique. M. Julia fit connaître à son confrère qu'il s'occupait de la succession de madame Heine et s'informa si une vente de livres, de manuscrits et de lettres pourrait être de quelque rapport pour les héritiers. Il s'agissait, bien entendu, d'une vente d'autographes. M. Kohn-Abrest répondit que probablement on trouverait en Allemagne des Académies et des Sociétés savantes, désireuses d'acquérir pour leurs archives et leurs bibliothèques, des reliques ayant appartenu à l'illustre poète, mais qu'il faudrait s'adresser aux hommes du métier, à un commissaire-priseur de Berlin ou de Leipzig, pour se rendre compte de la somme approximative qu'une telle liquidation pourrait produire. Quant aux lettres, l'interlocuteur de M. Julia émit l'avis, et insista beaucoup là-dessus, que si elles avaient quelque intérêt au point de vue biographique, mieux vaudrait en tirer parti à titre de publication littéraire, car il ne manquerait pas de journaux et d'éditeurs qui en payeraient un prix convenable. « Combien ? » demanda immédiatement M. Julia. Il fut impossible à M. Kohn-Abrest d'exprimer un chiffre : on était sur le boulevard des Italiens, à quelques centaines de lieues des officines d'outre-Rhin.

M. Julia remercia courtoisement M. Kohn-Abrest de ses bons avis et promit d'aller le voir prochainement, pour causer de cet intéressant sujet. Ce fut M. Kohn-Abrest qui se rendit au bout de quelque temps à Passy, où il aida d'abord M. Julia à classer les livres de la bibliothèque, travail fastidieux, fatigant et en définitive inutile, qui fut bientôt interrompu. Puis on passa aux innombrables lettres adressées à Heine, en possession de M. Julia.

Il suffit de jeter un simple coup d'œil sur le répertoire même de cette correspondance pour être convaincu de sa grande importance au point de vue de la biographie de Henri Heine et des *dessous* de cette figure dont la façade seule a été connue jusqu'ici. Les lettres commencent en 1826 ; Heine était alors à Munich, il travaillait pour la *Gazette universelle* et méditait le voyage en Italie qu'il effectua l'année suivante et dont il revint

[1] *Pariser-Nachrichten.*

avec ces savoureuses esquisses : « les Bains de Lucques » et le « Nouveau Printemps », qui sont, avec « la Chartreuse de Parme » de Stendhal, l'ouvrage qui peint le mieux l'Italie de la première partie de ce siècle, ce jardin admirable, où malgré le bâton des caporaux autrichiens,la vie était si douce, si indolente, si poétique. On a dit que les figures comiques que Heine intercale dans son récit : l'ex-israélite Gumpel, devenu le dévot néophyte Gumpelino son domestique, l'ancien pédicure et marchand de billets de loterie, Hirsch, dont le nom a été changé contre le vocable plus gracieux et mieux vu du calendrier de Hyacinthe, et d'autres, étaient des portraits pris sur le vif. Il faut croire qu'il en fut ainsi, car l'éditeur Campe raconte par le menu à son jeune ami dont il a publié l'année précédente les « *Reisebilder* » tous les brocards qui courent la bonne ville de Hambourg, et les incidents qui surgissent presque quotidiennement. Il y a tel individu qui a juré de faire passer pour jamais au jeune Heine l'envie de se gausser de sa personne, « cela dût-il lui coûter dix ans de travaux forcés. » Campe, sérieusement effrayé, conseille à son auteur de prendre des précautions si jamais il retourne à Hambourg. Il ne semble pas que le voyageur s'alarme trop de ces menaces à longue portée et il est assez fin, sans doute, pour deviner que son éditeur grossit un peu le danger pour donner plus d'importance et de valeur à sa protection.

D'Italie, Heine passe en Angleterre ; c'étaient alors les belles années ! Il jouissait de la lune de miel de sa renommée ; il pouvait humer cet encens qu'on commençait à lui prodiguer sans y sentir mêlée l'amertume des calomnies et des délations, sans que cette volupté fût amoindrie par ses sens blasés. De plus, il avait la santé, le prestige d'un beau cavalier auprès des femmes, qui, paraît-il, à cette époque, ne regardaient guère qu'à cela. La vie lui était souriante et douce, à tel point même, que ce sybarite ne pouvait souffrir le pli du travail. Le malheureux Campe est aux abois, il a pris les mesures pour faire paraître le second volume de *Reisebilder*, il a avancé vingt ou trente louis d'or (on comptait par louis d'or entre auteur et éditeur à cette époque), pour les « honoraires », il a passé parole avec d'autres libraires qu'il doit rencontrer à la foire de Leipzig... et il attend. Rien de plus poignant et de plus comique à la fois, que la

manière dont Heine, devenu impalpable et insaisissable, surgissant aux quatre coins de l'Europe, *lanterne* son infortuné éditeur, lui promettant de trimestre en trimestre l'arrivée du fameux manuscrit, qui reste toujours en route, par cette bonne raison qu'il n'a jamais été expédié ! Tour à tour Campe se plaint, prie, supplie ou éclate en reproches. Tantôt il conjure son « jeune ami » de ne pas l'abandonner, de ne pas causer sa ruine, tantôt il fait appel à ses bons sentiments, puis il lui rappelle sèchement que celui qui accepte des avances pour un travail qu'il ne livre pas ou qui contracte des engagements sans les tenir, ne saurait prétendre au beau nom d'honnête homme. Heine jette au panier les jérémiades tout aussi bien que les menaces, il traite avec une indifférence égale les prières douce-reuses et les quasi injures. Il n'envoie le précieux manuscrit qu'à son heure, lorsqu'il lui a plu de l'achever, quelque deux ou trois ans plus tard. Aussitôt maître Campe, qui ne s'endort pas sur le rôti, recommence la même course au clocher pour obtenir le troisième volume. Comme de raison, Heine réclame des avances; Campe, tout en se faisant prier un peu, envoie les louis d'or, mais lorsque les demandes deviennent trop pressantes : « Voyons, mon jeune ami, lui écrit-il, vous me tirez toujours aux jambes, à moi, pauvre diable de libraire, vous devriez plutôt vous adresser « au Salomon qui est un richard ». Mais l'oncle Salomon boudait monsieur son neveu. Il lui en voulait de ne pas être entré dans sa banque, comme d'autres parents bien sages et bien philistins, puis il lui savait mauvais gré, ayant choisi la carrière des lettres, de se plaire dans les badinages, de perdre son temps à être spirituel et clair, au lieu de composer des ouvrages bien lourds, bien indigestes, hauts en col et cravatés à la doctrinaire, que l'on achète parfois mais qu'on ne lit jamais.

L'éditeur Julius Campe n'était pas d'ailleurs le premier venu. Si le grand format de ses lettres, si son écriture nette et correcte sentant encore la férule redoutée du professeur de calligraphie, indiquent à première vue le négociant, son style est soigné et parfois littéraire, il trouve souvent des images heureuses; on dirait qu'en écrivant à un auteur déjà célèbre, plus tard illustre, il met son amour-propre à combler le niveau intellectuel entre celui qui écrit des livres et celui qui les publie. Bien remarquable

est aussi l'étendue de ces épîtres, les libraires allemands, en 1827, devaient avoir du temps de reste pour écrire à leurs auteurs quatre ou six grandes pages in-folio, très serrées.

Quand Heine vint à Paris par la diligence Laffitte-Caillard, les pavés des trois glorieuses journées étaient à peine remis en place, la « grande populace » et la sainte canaille n'avaient pas encore desarmé et étaient prêtes à se ruer encore à l'immortalité si Louis-Philippe ne se comportait pas à leur gré. Quelle intensité de vie, quelle puissance d'observation, quel amour sans bornes aussi pour le peuple de Paris, pour la France, alors la libératrice et le guide du genre humain, contiennent les premières lettres de l'auteur de *Reisebilder*[1]. Relisez-le dans « Lutèce » et vous comprendrez que la France revendique un peu comme sien ce poète qui agitait fièrement alors le drapeau tricolore reconquis en juillet, et qui dépeignait Paris sous des couleurs telles que tout amant de la liberté devait se sentir poussé à ceindre ses reins et à se traîner, fût-ce pieds nus (il n'y avait pas encore de chemins de fer), vers la Ville-Sainte des droits de l'homme. Et avec cela quelle bonne humeur! Quel brio! les anecdotes saupoudrent et pimentent les récits des évènements historiques. Après avoir été à la Chambre ou à la Cour des Pairs, l'écrivain va passer sa soirée à Bobino ou à la Chaumière; il décrit gaiement les grisettes qu'il a vues danser ou qu'il a eu la bonne fortune de reconduire, après avoir esquissé le portrait de M. Laffitte, du général Lafayette, du probe Dupont de l'Eure ou du malin M. Thiers. Et toujours la note sardonique, le sabot de Méphistophélès perce dans ses feuilletons; jamais le railleur ne perdra ses droits, il sent que l'ironie est sa force dans la prose comme le sentiment dans ses vers et dans ses *lieder*. C'est lui, entre autres, qui le premier inventa l'histoire du guide ayant établi un tarif proportionnel à l'usage des touristes anglais désireux de voir le roi Louis-Philippe. Pour cinq francs, le monarque-citoyen se montrait, purement et simplement, sur le balcon du Palais-Royal (qu'il habitait encore); pour dix francs, il mettait la main sur son cœur et saluait la foule; enfin pour un louis, il entonnait *la Marseillaise*. J'ajoute que le roi ne s'était

[1] Chez Calmann-Lévy, rue Auber, 3.

nullement entendu avec le guide pour l'exécution de ce programme, mais les gens appostés au milieu de la foule, qui hurlaient sans repos ni trève, allumaient et entraînaient les oisifs répandus sur la place, à crier avec eux jusqu'à ce que S. M. eût rempli un ou deux ou trois points du programme, selon les conventions conclues entre le cornac et ses clients.

Dès son arrivée à Paris, la correspondance de Henri Heine devient très importante et très volumineuse. Il reçoit fréquemment des lettres de son frère Maximilien qui, à en juger par la longueur interminable de ses épîtres, devait être une nature essentiellement écrivassière. Son style est solennel, gourmé et ampoulé, il semble se complaire dans les tournures de phrases entortillées; il s'égare au milieu des adjectifs et se fourre dans des hyperboles sans savoir comment il s'en tirera. Il se mire en quelque sorte dans la gloire littéraire de son frère, il semblerait que quelque rayon doive en rejaillir sur lui et sur les livres qu'il compose en dilettante. Du reste, quelques petites faiblesses à part, Maximilien Heine n'était pas sans valeur. Tout jeune, ayant achevé ses études de médecin, il part pour la Russie et s'offre à suivre en qualité d'infirmier l'armée du général Diebistsch, chargée d'opérer dans les Balkans. On l'accepte, il franchit les défilés réputés inaccessibles. D'Andrinople, il expédie une véritable brochure écrite sur papier à chandelle, contenant pêle-mêle l'expression exubérante de ses sentiments fraternels, des détails ethnographiques sur la Bulgarie et des vers de mirliton en l'honneur de la ville des roses, des belles Grecques et de son général. Tout ce fatras soigneusement *fumigé* et percé de mille trous par la santé, car le choléra régnait parmi l'armée russe, est envoyé au bon frère Henri : M. Julia possède aujourd'hui ce très curieux document. Au retour de la campagne, Maximilien Heine eut de l'avancement, il devint plus tard chirurgien en chef, conseiller intime, Excellence, et épousa une dame fort remarquable et, ce qui n'a jamais gâté aucun talent, fort riche. Mais il est toujours resté écrivassant et fidèle au style de M. Prudhomme qui n'a pas fait école seulement en France, mais qui prospère sous toutes les latitudes. Un beau jour, il s'avise d'écrire un livre, pour affirmer son mérite littéraire. Sans doute que Heine aurait exercé sa verve aux dépens de l'auteur, mais c'était son

frère et un frère bien aimé. Il porta le livre aux nues, pouvait-il et devait-il faire autrement ?

Un autre frère du poète est M. Gustave Heine, devenu aujourd'hui baron de Geldern, propriétaire d'un des journaux les plus lus de l'Autriche et millionnaire. Celui-là s'était engagé tout jeune dans l'armée autrichienne et il avait assez rapidement obtenu les étoiles d'argent d'officier. Jusqu'en 1848, il écrit peu, mais il est souvent question de lui dans les lettres de famille : « Gustave est en garnison au fond de la Transylvanie, Gustave vient d'être envoyé sur les confins du Banat ; nous ne savons pas où le régiment de Gustave est à présent », telles sont les réflexions que l'on retrouve dans chacune de ces lettres de famille. Mais avec l'année 1848, les deux frères communiquent directement et leur conversation par la voie de la poste devient très animée. Gustave Heine met son frère au courant de ses projets et de ses espérances et plus tard aussi de ses succès, car le *Fremdenblatt* (c'est le nom du journal) atteint très rapidement le tirage énorme de 16,000 exemplaires. Il est vrai que l'idée de M. Gustave Heine avait été heureuse et féconde : il avait introduit le premier sur le continent le journal de renseignements, d'informations instantanées et de reportage. Lorsque la tourmente de 1848 fut passée, balayant les cent et quelques journaux éclos pendant la lutte entre le peuple viennois et la cour, le *Fremdenblatt* trouva grâce devant la censure et l'état de siège, et étant resté seul sur le terrain, M. Gustave Heine parvint bientôt à dominer la situation comme journaliste. Chacune de ses lettres est un nouveau chant de victoire ; et aux satisfactions que lui cause son entreprise, il mêle l'éloge de sa femme, il exalte la joie que lui causent ses enfants, dont l'une est aujourd'hui madame la générale Kodolitsch, la femme de ce brillant officier supérieur qui remplit d'une façon si éclatante la mission d'attaché militaire d'Austro-Hongrie à Paris. Ces lettres se continuent jusqu'en 1855, leur intérêt est presque exclusivement intime et il n'est question nulle part de l'achat des Mémoires. Il est vrai que l'affaire a pu se traiter verbalement, quand, en 1852, M. Gustave vint passer quelque temps à Paris.

V

Dans ses entretiens avec M. Kohn-Abrest, M. Julia racontait avec beaucoup de détails ses visites à Henri Heine dans les dernières années de sa vie, mais il fut alors d'une réserve impénétrable en ce qui touche les Mémoires. Il fallut des prodiges d'adresse pour lui arracher quelques détails à ce sujet.

Tantôt il se retranchait derrière des défaillances de mémoire, tantôt devant des devoirs de discrétion qui lui imposaient le silence, bref il refusa très habilement de dire la vérité sur ces Mémoires à propos desquels M. Meissner avait invoqué son témoignage. Cependant M. Kohn-Abrest insistant au sujet de la scène d'Asnières racontée avec tous les détails, l'ancien préfet des Basses-Alpes, après avoir assez longuement réfléchi, finit par répondre qu'après tout il était possible que les choses se fussent passées comme le poète autrichien les avait racontées. Toute réflexion faite, cette chose possible devint une chose à peu près certaine. Peu à peu les voiles qui gênaient les souvenirs de M. Julia furent heureusement déchirés et il se trouva, ce dont M. Kohn-Abrest ni les autres lecteurs de M. Meissner n'avaient jamais douté, que l'épisode était parfaitement exact et fort bien raconté.

Cependant fallait-il en tirer des conclusions favorables à l'existence des Mémoires? Pas encore, selon M. Henri Julia, car si M. Alfred Meissner avait *vu* la pile de grandes feuilles de papier enfermée dans le placard de Henri Heine, il ne les avait pas *lus*, et par conséquent il n'avait vu tout au plus les *Mémoires* que *de dos*. L'expression était au besoin assez pittoresque pour clore un débat. M. Alfred Meissner, tout en rectifiant quelques points de détail dans les explications de M. Julia, ne répondit pas à cette expression « *vu de dos* » et ne releva pas l'insinuation qu'on aurait joué devant lui quelque scène imitée de la Comédie italienne en lui montrant pompeusement des feuillets de papier blanc dont les trois premiers seuls étaient couverts de l'écriture longue et tourmentée de Heine malade, qui ne pouvait plus se servir de la plume et tenait avec une peine infinie le crayon entre ses doigts tremblants. Du reste, les réticences de M. Julia qui, évidemment, en savait beaucoup plus qu'il ne voulait dire, n'ex-

cluaient aucune supposition même des plus fâcheuses, même celle que Heine, obéissant à certains calculs peu dignes de sa renommée, aurait monté de toutes pièces cette grosse machine des Mémoires pour faire pièce à sa famille et laisser ses parents riches sous la menace d'une publication scandaleuse qu'ils avaient beaucoup redoutée pendant toute la vie de ce neveu et cousin terrible. Il s'agit ici, en effet, non des frères de Heine, mais de ses collatéraux dont le chef était Salomon Heine, le fondateur de cette grande dynastie financière, alliée aujourd'hui aux Furtado, aux Ney d'Elchingen, aux Fould, qui tient le haut du pavé dans la haute banque internationale et figure avantageusement parmi les éléments décoratifs du *high life* parisien. Le grand Salomon, comme on appelait dans la famille le patriarche millionnaire, avait passé toute son existence à se chamailler avec son coquin de neveu, tantôt fâché, tantôt raccommodé, et craignant toujours de voir paraître ces fameux Mémoires. Et pourtant l'oncle Salomon était un brave homme [1], un peu trop épris du vil métal — le métier voulait cela, — un peu escompteur à l'occasion; mais enfin il n'avait dans son existence ni meurtre, ni vol, ni même banque véreuse, péché assez véniel pourtant chez un financier. Il n'avait, en somme, aucune révélation à redouter. Mais la perspective d'être tourné en ridicule par cet impitoyable railleur, de servir, *coram publico*, de cible à tous les brocards de l'homme qui s'entendait à manier l'ironie comme personne en ce siècle, gâtait la vie du banquier hambourgeois. Son fils Charles ayant commis quelques fredaines de jeune homme (honni soit qui mal y pense), on prit peur que ces aventures, très ordinaires et journalières à Paris, mais qui dans la prude cité hanséatique auraient fait crier haro, ne servissent de thème aux brillantes variations que le terrible H. H. savait si bien exercer sur le dos du prochain. Par conséquent, les *Mémoires* étaient une épée de Damoclès suspendue sur la tête du brave et digne Salomon, et pour écarter de lui ce calice d'amertume, il ouvrit son escarcelle, mais à intervalles inégaux, et en rechignant. On pourrait peut-être reprocher à Henri Heine d'avoir ainsi usé de la terreur que répandait sa plume pour contraindre un parent millionnaire à remplir ses obligations en-

[1] Après sa mort, il légua de très grosses sommes aux établissements philanthropiques de sa ville natale.

vers l'homme qui illustrait un nom resté obscur jusque-là. Le procédé de Heine ne ternissait en rien, en tout cas, sa grande réputation, disons même sa gloire littéraire; mais il est impossible, même aux admirateurs très sincères du poète, de passer sous silence cette guerre de menaces envers sa famille, car le fait est historiquement acquis. En parler n'est plus même aujourd'hui une indiscrétion, puisque on trouve des traces très explicites de ces menaces dans la correspondance publiée en 1867 chez MM. Lévy frères.

Cette guerre prit fin, semble-t-il, après la mort de Salomon Heine, quand son fils Charles, celui-là même qui passait pour s'être amusé plus que de raison, vint à Paris sceller une sorte de traité de paix contre une pension régulière dont le chiffre qui n'est pas bien connu paya les frais. Heine demanda que dès à présent une partie de cette rente fût déclarée reversible sur la tête de sa femme [1].

Charles Heine prit cet engagement, il le tint honnêtement pendant sa vie et encore davantage après sa mort, puisque par son testament il élevait la pension de Mme Heine de 2,000 à 5,000 fr. qu'elle touchait par semestre à la maison de banque Fould.

Heine avait-il cru nécessaire de fortifier sa famille dans ses bonnes dispositions pour sa famille en lui inspirant même après son décès une salutaire terreur? Il avait assez le dédain de l'humanité pour qu'on pût supposer qu'il ne voulait pas s'en fier uniquement à la générosité des Hambourgeois. Mais, d'autre part, il entrait parfaitement dans le tour d'esprit satanique du poète de faire croire longtemps après sa mort à des Mémoires qui n'existaient pas, et qui sait si dans sa tombe de Montmartre

[1] Henri Heine montrait toujours une sollicitude touchante pour l'avenir de sa femme. Déjà, dans ses traités avec son éditeur, l'habile Campe, il avait renoncé à toucher immédiatement des droits considérables pour qu'après sa mort, Mme Mathilde jouît d'une rente de près de trois mille francs. La situation de la veuve du poète après sa mort n'eut pécuniairement rien de pénible, comme on l'a dit dernièrement. Elle touchait environ 5,000 francs de sa famille, 3,000 francs de Campe, et en outre, elle encaissa à plusieurs reprises des sommes assez fortes, une fois entre autres 10,000 francs chez M. Campe, une autre fois 17,000 francs chez Michel Lévy pour différents droits. Pour une veuve seule, sans charge de famille, pour une ancienne demoiselle de magasin, c'était une situation très sortable.

il n'esquissait pas un « hideux sourire », quand le vent lui apportait l'écho de tant de discussions violentes, de tant de polémiques passionnées qu'il soulevait autour d'une pile de papier blanc, à l'exception de trois premières habilement exhibées au regard d'un disciple et admirateur? Ce petit tour posthume, cette farce d'outre-tombe cadrait assez bien avec la « manière » de Heine.

VI

A présent précisons : En février 1883, Mme veuve Heine mourut. M. Julia l'avait souvent visitée pendant ses derniers moments, et il assista au lit de mort celle qu'il avait connue brillante de santé et dans la fleur de sa beauté.

Peu de temps après, M. Julia fit la rencontre de M. Kohn-Abrest qu'il n'avait pas vu depuis quelque temps. A la suite de cet entretien, les Paris-Nouvelles[1] envoyèrent une note reproduite par beaucoup de journaux annonçant que des papiers très intéressants et fort importants, dépendant de la succession de Mme Heine, se trouvaient en possession de M. Henri Julia, ancien préfet, ami littéraire de Henri Heine et ami particulier de Mme Mathilde.

Il s'agissait ici non pas des « Mémoires » sur lesquels M. Julia gardait le silence, mais d'une quantité énorme de lettres adressées au poète depuis 1826 jusqu'à sa mort et dont M. Julia avait eu la garde depuis 1856. M. Julia demanda à son confrère si, à son avis, on pouvait utiliser certaines de ces lettres comme autographes. M. Kohn-Abrest demanda la permission de jeter un coup d'œil sur cette correspondance et il lui suffit de parcourir quelques-uns de ces papiers si attachants, si importants, et en partie aussi tellement scandaleux, pour qu'il s'écriât : « Mais les véritables Mémoires de Heine, les voici ! » Et depuis cette époque, M. Kohn-Abrest, mêlé à toute cette affaire, a constamment plaidé cette thèse auprès des rédacteurs de journaux et des éditeurs qui se sont adressés à lui pour avoir des renseignements, que la véritable histoire intime de la vie de Henri Heine était dans ces lettres de ses éditeurs, des membres de sa famille,

[1] Correspondance créée, comme nous l'avons dit, par M. Kohn-Abrest.

de ses amis politiques et de ses admirateurs, par ci par là de ses ennemis. Oui, c'est dans ces feuillets pliés et froissés, jaunis et portant comme sceau de leur authenticité le timbre de la poste allemande, autrichienne, anglaise, russe, italienne, française, etc., signés de noms illustres, célèbres ou même inconnus; c'est là, disons-nous, que se trouvent les véritables révélations que le public chercherait vainement dans l'œuvre complète des Mémoires de Heine. La publication de ces lettres, dont M. Julia ne soupçonnait guère l'importance, causerait un scandale plus grand que la publication des Mémoires de Viel-Castel. Aussi est-il probable que ces pièces ne pourront jamais voir le jour, à moins d'être élaguées, adoucies et soigneusement triées sur le volet.

Lorsque la famille de Heine apprit que M. Henri Julia possédait entre ses mains des papiers et correspondances, il y eut une belle insurrection.

M. Louis van Embden, le galant neveu de Mme Mathilde, ne fit ni une ni deux. Il trempa sa plume dans la bonne encre, et adressa à M. Julia une missive d'une tournure plus énergique que courtoise, sommant l'ancien préfet de lui envoyer sans retard tous les papiers de famille qu'il avait entre les mains. M. Julia ne répondit même pas à cette mise en demeure. Il attendit les événements. Au bout de quelque temps, il reçut une nouvelle lettre de M. van Embden, datée non plus de Hambourg, mais de Paris, hôtel de Bade, répétant l'injonction du message n° 1. M. Julia garde toujours le silence. M. van Embden s'adresse alors à la plus proche parente de Mme Heine, une dame ou demoiselle Fauvet, qui habite la campagne à quelques vingtaines de lieues de Paris. C'était nécessairement l'héritière ou désignée par testament ou naturelle, en cas d'absence de testament.

Mme ou Mlle Fauvet répond à tout ce que lui dit M. van Embden : « Adressez-vous à M. Julia, il a mes pouvoirs. »

La pilule était amère, mais il fallait en passer par là. Donc, M. van Embden reprend la plume, mais cette fois elle est doucement taillée et le ton de la lettre contrastait assez piteusement avec les missives hautaines précédemment expédiées à Passy. A son tour, M. Julia répondit maintenant et même fort longuement. Il suffit à M. Embden de parcourir la prose de son correspondant, pour se convaincre qu'il avait affaire à un homme armé de toutes

pièces, abondamment pourvu de documents, de preuves, et dont la position juridique, en cas de procès surtout, puisqu'on semblait l'en menacer, était inexpugnable. En effet, d'une part, la seule personne ayant le droit de parler comme héritière de Mme Heine avait donné mandat en blanc à M. Julia et, d'autre part, M. van Embden reconnaissait dans une foule de lettres adressées à Mme Mathilde Heine, que, si elle ne faisait pas de testament en sa faveur, il serait sans aucun droit. M. van Embden était loin de se douter que ces lettres si précieuses pour son adversaire étaient entre les mains de ce dernier. N'avait-il pas eu soin de conjurer sa « chère tante », « son excellente tante », de brûler toutes ses lettres à lui van Embden. Mme Heine n'avait pas obéi à ces prescriptions, au contraire, elle avait communiqué ces écrits à M. Julia qui ne s'était pas privé de les réunir soigneusement en dossier, avec la minutie laborieuse d'un administrateur né.

En effet, voit-on M. van Embden se présentant devant un tribunal pour revendiquer sa qualité d'exécuteur testamentaire et l'avocat lisant ces observations adressées à la *chère tante*, où le demandeur déclare que, sauf un testament en sa faveur, il est dépouillé de tout droit? Certes, les rieurs n'eussent pas été *du* côté de M. van Embden et les juges encore moins. Il eut du reste assez d'esprit pour le reconnaître, et renonçant aux façons de tranche-montagne, il vint, en négociant pratique, proposer à M. Julia de lui acheter les papiers en question. M. Julia parut entendre volontiers de cette oreille, pourtant le marché ne fut pas conclu. Question de prix, sans doute. Néanmoins, un entretien fort long eut lieu dans l'appartement de Passy et M. van Embden souleva aussi la question des *Mémoires*. Après avoir louvoyé quelque temps, le visiteur de M. Julia désignant du geste l'armoire dans laquelle était renfermée la correspondance de Henri Heine : « Dites-moi, mon cher monsieur, fit-il, est-ce que les Mémoires ne seraient pas ici? » M. Julia répondit : « Non, mon très cher monsieur, les Mémoires n'existent pas *ici*. » Il importe de bien retenir cette phrase qui, plus tard, donna lieu à une vive polémique.

VII

M. van Embden était parti assez tranquille pour Hambourg et il annonça à la famille que les fameux *Mémoires* n'étaient pas à redouter. Il n'avait point pris garde que M. Julia lui avait déclaré que les Mémoires n'existaient pas *ici*, mais qu'il ne lui avait pas affirmé que les papiers ne se trouvaient pas ailleurs, lui Julia, sachant fort bien en quel endroit. Aussi, lorsque le 3 octobre suivant les journaux d'Autriche, d'Allemagne, de Suisse et de Russie reproduisirent une note de la correspondance, les *Pariser-Nachrichten* (Paris-Nouvelles), annonçant que le manuscrit des Mémoires était retrouvé, il y eut un peu d'ahurissement dans le clan des Heine de Vienne et de Hambourg. La note produisit l'effet d'un obus éclatant au milieu d'un repas de noce.

C'est M. Julia en personne qui s'était transporté au bureau de ladite correspondance pour déclarer formellement au rédacteur, M. Kohn-Abrest, que les Mémoires existaient, qu'il les avait en sa possession et en dépôt chez un notaire. Aussitôt la note en question fut rédigée, revue et modifiée par M. Julia lui-même et fidèlement traduite. Le même jour, M. Kohn-Abrest qui avait affaire dans les bureaux de *l'Evénement*, communiqua l'importante nouvelle à l'aimable « Sphinx » de ce journal, M. Tavernier, lequel se hâta de rédiger un écho qui eut aussi beaucoup de retentissement dans la presse française.

Lorsque, plusieurs jours plus tard, les *Paris-Nouvelles* confirmant la nouvelle de l'existence des Mémoires, ajoutèrent certains détails fort précis qui ne pouvaient laisser aucun doute sur l'authenticité des renseignements, l'émotion fut à son comble parmi tous les Heine de la terre. Le *Fremdenblatt*, organe de M. Gustave de Heine-Geldern, publia une nouvelle édition d'une note déjà parue en 1880, déclarant que les *Mémoires* lui avaient été remis par feu son frère, et que, pour des raisons de famille, il ne les publierait jamais. Par conséquent, le *Fremdenblatt* émettait des doutes sur l'authenticité du manuscrit et parlait de « spéculation de librairie. »

Mais en ce monde il n'est pas que Janus qui ait deux faces.

Tandis que M. Gustave de Heine-Geldern s'exprimait de la sorte dans son journal, traitant toute l'affaire en bagatelle, il adressait à M. Kohn-Abrest une lettre *chargée*, où faisant appel à ses sentiments d'amitié, en lui offrant en retour ses services pour tout ce dont il pourrait avoir besoin à Vienne, il priait le rédacteur des *Nouvelles* de lui faire tenir quelques renseignements particuliers sur les Mémoires, notamment de lui indiquer le notaire chez qui le manuscrit était déposé, et si des personnes connaissant l'écriture de Henri Heine avaient vérifié l'authenticité du manuscrit. M. Kohn-Abrest s'empressa de répondre à M. le baron de Heine-Geldern que le détenteur du manuscrit était une personne de fortune indépendante, très respectable, — mais très méfiante; que néanmoins, il était peu probable que M. Julia refusât au frère de Henri Heine, ou à un mandataire dûment accrédité, la faculté, sinon de prendre connaissance des Mémoires mêmes, du moins de vérifier si l'autographe était bien de la main du poète des *Reisebilder*. La réponse de M. de Heine-Geldern se fit un peu attendre; elle était froide et il n'y était plus question de « sentiments d'amitié ». M. le baron déclarait que « la famille avait décidé de ne rien faire quant à présent, et qu'elle attendrait pour agir la publication des Mémoires. » Cette décision de ne rien faire rappelait d'une façon très directe le fameux dicton: « On est bien forcé d'être honnête quand on ne peut faire autrement. » Voici ce qui s'était passé dans l'intervalle:

M. le baron Gustave de Heine-Geldern qui, bien qu'âgé de soixante-treize ans, est robuste et ne craint pas les voyages, s'était mis en route pour Hambourg, afin de se consulter avec ses parents sur le procès à intenter à M. Julia, pour empêcher la publication des Mémoires ou même pour les arracher à leur détenteur. Mais loin de trouver des encouragements auprès de ses neveux et cousins, M. Gustave de Heine fut invité à refréner son ardeur. M. van Embden, qui pouvait redouter la publication d'une correspondance où il ne témoignait pas précisément de sentiments très affectueux pour ses parents de Vienne, fut alors des plus énergiques à dissuader le baron d'actionner M. Julia en justice. Il ajouta certainement qu'il était payé pour savoir que l'ancien préfet des Basses-Alpes avait tous les pouvoirs, tous les mandats, tous les blanc-seings du monde et qu'il n'y avait pas

moyen de l'écarter. Force fut donc de ne rien faire, « en attendant mieux ». Le baron Gustave retourna à Vienne, assez maussade, n'aimant pas les dérangements et les dépenses inutiles. Seulement, si l'on ne fit rien directement et par voie judiciaire, on organisa une petite campagne de presse, dans le double but d'inspirer des doutes sur l'authenticité du manuscrit et de décourager les éditeurs qui auraient envie de l'acquérir [1].

Pour commencer, une parente de Heine écrivit au *Boersen Courier*, journal à scandale de Berlin, que l'existence du manuscrit authentique était complètement inadmissible; que M. Paul d'Abrest (pseudonyme de M. Kohn-Abrest) reconnaîtrait qu'il avait été induit en erreur, et que M. Henri Julia avait déclaré lui-même à un membre de la famille qu'il n'y avait pas de Mémoires. Dans cette note perçait toute l'hostilité des parents du poète pour l'ancien préfet. Il était traité en véritable comparse; on prétendait qu'il avait à peine connu Henri, qu'il ne pouvait avoir en sa possession que des papiers insignifiants, que les œuvres posthumes de Heine avaient été publiées par Strodtmann, et on citait à l'appui de cette opinion le fait que M. Julia ne savait pas un mot d'allemand. L'auteur de cette note était Mme Hirsch, née Embden, la fille de Charlotte et par conséquent sœur de la princesse de La Rocca et de ce même Louis van Embden, dont le nom revient si souvent dans notre récit. C'est une personne fort agréable que Mme Hirsch, et qui fait honneur aussi par sa vivacité et son esprit à la réputation générique des Heine. Mariée fort jeune à un négociant qui vint s'établir en France, elle se *parisianisa* et prit, ce qui lui allait d'ailleurs à ravir, ces allures de cocodette que la princesse de Metternich avait mises à la mode. Retournée en Allemagne après la guerre, elle a dû trouver, dans l'éducation de sa charmante famille, des consolations pour l'exil auquel elle était condamnée. Heine l'aimait beaucoup, ainsi que ses sœurs, dont l'une, Anna (Mme Œsterreicher), fait preuve dans ses lettres d'un *humour* endiablé et parfois

[1] Sous ce dernier rapport, les prétentions fort élevées de M. Henri Julia devaient répondre aux désirs de la famille. Les premiers chiffres réclamés par le détenteur des Mémoires ,étaient de nature à rebuter les plus résolus.

d'une malice qui n'égratigne pas seulement à fleur de peau. Si jamais ces lettres intimes voyaient le jour, certaines personnes, et de celles qui tiennent le plus près à Mme Anna, auraient le visage cinglé. Il va sans dire que Mme Hirsch-Embden a aussi écrit son petit volume de souvenirs intimes sur son oncle (c'est un devoir de famille), mais j'ignore si cet ouvrage a vu le jour. Certes, en infligeant démenti à l'écrivain, l'auteur de la lettre des *Paris-Nouvelles* ne se doutait pas qu'elle l'avait vu en uniforme de collégien, vers l'époque de la guerre d'Italie et que peu de semaines avant la débâcle de 1870, le futur rédacteur des *Nouvelles* avait eu l'honneur de dîner chez elle à Ville-d'Avray. C'est à quoi les *Paris-Nouvelles* font allusion en répondant à la note du *Bœrsencurier* et en maintenant résolument l'existence et l'authenticité des Mémoires. Pourtant un point restait dans l'ombre. Que signifiait cette contradiction entre les assertions de M. Julia et sa déclaration faite à un membre de la famille : « Il n'y a pas de Mémoires. » Le rédacteur des « P. N. » ne connaissait pas encore à cette époque les tentatives faites par M. van Embden et la réponse ultra-diplomatique de M. Julia. Ce dernier n'était pas à Paris ; les soins à donner à une importante propriété qu'il possédait dans le département de l'Aveyron, des baux à passer, les fermages à renouveler, des foins à rentrer, des vacheries à créer absorbaient entièrement le confident de Mme Mathilde. Les « P. N. » durent se borner à dire que la note de Mme Hirsch-Embden avait été transmise à M. Henri Julia, en ce moment absent de Paris et qu'ils publieraient sa réponse dès qu'elle serait parvenue au rédacteur. C'est dans l'intervalle que l'on fit courir, dans les bureaux de rédaction et dans les comptoirs des éditeurs, un bruit qui fait honneur au renom d'imagination dont jouit M. Kohn-Abrest. M. Julia, disait-on, n'existe pas, cet être mâle portant le nom d'une célèbre amoureuse de Vérone, était un produit du cerveau de M. Kohn-Abrest. Quant aux Mémoires, ils existaient sans doute, mais ils devaient le jour à la plume du rédacteur des « Nachrichten. » Vraiment, il n'en faudrait pas davantage pour fabriquer du Heine et par volumes encore ! Excusez du peu ! Ce conte bleu prit tellement créance, que lorsque, quelque temps après, le gérant d'une des plus grandes librairies vint à Paris et vit M. Julia en chair et en os,

il refusait d'en croire ses yeux, — de même que l'ex-fonctionnaire ne pouvait en croire ses oreilles, quand on lui dit qu'un homme aussi vivant et d'aussi belle prestance avait passé pour un mythe.

Tandis que ces bruits absurdes étaient habilement répandus, M. Campe, l'éditeur de Hambourg, jugeait à propos de donner signe de vie, il faisait insérer dans le journal officiel de la librairie allemande une déclaration portant :

1° Qu'il ne croyait pas à l'existence des Mémoires ;

2° Que si, par impossible, le manuscrit en question existait, il en revendiquait la propriété, en vertu de certaines conventions avec Mme Heine ;

3° Que si un éditeur quelconque s'avisait d'acheter ledit manuscrit et de le publier, M. Campe ferait immédiatement réimprimer l'ouvrage et le vendrait pour son compte, sans autre forme de procès.

A ce coup de canon d'alarme, les *Paris-Nouvelles*, qui décidément avaient réponse à tout, exposèrent que M. Campe jouissait en effet d'un droit de préemption sur tous les ouvrages posthumes de Henri Heine. Ajoutons pour les profanes qui n'ont pas eu le loisir de piocher leurs Pandectes, que cette préemption n'accordait nullement à M. Campe un droit de propriété absolue sur les œuvres du grand poète, mais qu'il avait la faculté d'acheter au plus haut prix offert par un autre acquéreur, tout manuscrit laissé par l'écrivain auquel il devait sa fortune, ou, pour parler plus clairement, si M. X... ou M. Z... offraient 15,000 francs pour un ouvrage de Heine, M. Campe devait être interpellé préalablement s'il consentait à donner la même somme pour le même manuscrit. Si sa réponse était affirmative, s'il déclarait user de son droit de préemption, l'ouvrage lui était adjugé, M. X... ou M. Z... étaient évincés. Disons en passant que rien n'encourage autant les petites manœuvres de brocanteurs, les tours de bâton, les fraudes, que ce droit de préemption qu'un code vraiment moral ne devrait pas connaître. C'est une épée de Damoclès à deux tranchants, suspendue sur la tête du bénéficiaire comme des concurrents. Le premier est à la merci d'un complot plus ou moins habilement ourdi, en vue d'une grosse offre fictive ; les autres sont obligés d'offrir au-delà de la valeur réelle, crai-

gnant sans cela d'être évincés par l'usage de la préemption. On a pu du reste se rendre compte que, dans la pratique internationale, ce droit a conduit à de graves complications en Tunisie. Il a failli allumer la guerre entre la France, l'Italie et l'Angleterre, à propos des revendications d'un sieur Lévy, qui prétendait avoir, sur les propriétés achetées par une Société marseillaise ou batignolaise, les mêmes droits de suprématie que ceux que M. Campe prétendait exercer sur le manuscrit qui nous occupe.

Heureusement que cette fois-ci la guerre ne fut allumée qu'entre les éditeurs.

Tout ce tapage autour des fameux Mémoires, au lieu d'écarter les concurrents, les faisait affluer. La publicité des *Paris-Nouvelles*[1] dont les renseignements très précis avaient eu finalement le dessus, se montra très efficace, et bientôt l'heureux M. Julia put s'enorgueillir des offres qui lui parvinrent de toutes parts. Ces propositions, d'abord vagues et confuses, prirent tellement corps et consistance, que le châtelain de l'Aveyronnais crut bon et utile de quitter ses occupations agricoles et de revenir à Paris pour suivre les négociations de près. M. Julia, dès le début, n'avait pas caché son intention de faire avant *tout* une « affaire. » Le manuscrit qu'il avait entre les mains *était* à ses yeux une mine d'or dont il ne fallait négliger aucun filon. « Vous comprenez, aimait à répéter cet administrateur doué au plus haut degré du sens commercial et du sens pratique, vous comprenez qu'une semblable occasion ne s'offre qu'une seule fois en un siècle, je serais bien sot de la laisser échapper. Et puis, c'est avec des éditeurs allemands que M. Julia allait avoir à traiter. Autant de pris sur l'ennemi.

O Mercure! dieu du négoce, protecteur de la finesse, de la ruse et de toutes les roublardises commerciales, accorde ma lyre pour que je chante dignement cette lutte intrépide, ce combat homérique soutenu par un homme seul contre la cohorte des éditeurs, directeurs de revues et de leurs intermédiaires, en vue

[1] Un des principaux éditeurs, ayant appris les conditions finales (16,000 francs) obtenues par M. Julia, écrivait dans une lettre, que nous avons sous les yeux : « Sans l'agitation organisée en faveur du manuscrit, par cette correspondance (les *Paris-Nouvelles*), M. Julia n'en aurait guère tiré plus de 5,000 francs. »

de tirer d'un tout petit nombre de feuillets noircis, un paquet de billets de banque aussi respectablement gros que possible! Ah! si les murs du petit appartement de Passy avaient des oreilles et si leur écho pouvait parler, il faudrait y installer immédiatement une école pratique à l'usage des futurs regrattiers. Sans se départir de ses façons correctes, très polies, très courtoises, M. Julia luttait pied à pied, familier avec toutes les combinaisons, toutes les roueries, négociant avec toute la ténacité d'un homme rompu à toutes les pratiques commerciales, qui sent venir à lui les papiers Joseph et qui les attend de pied ferme. Après tout, au point de vue de l'art, c'était une innovation. Ordinairement il faut que certains peintres meurent pour que leurs tableaux acquièrent de la valeur. Avec le procédé de M. Henri Julia que nous ne saurions assez recommander aux familles ayant parmi eux des écrivains décédés, après la mort de l'auteur un manuscrit trouve vingt fois, trente fois, cent fois son prix. C'est une perspective fort consolante pour les gens de talent qui ont une famille ou des amis littéraires à pourvoir.

Au début des négociations cependant, une difficulté se présenta qui faillit tout faire chavirer. Les éditeurs consentaient bien à payer des grosses sommes, mais ils se refusaient, du moins les plus sérieux, à acheter chat en poche. Il fallut donc leur soumettre le manuscrit pour que l'authenticité de l'écriture fût vérifiée et pour qu'ils pussent juger, du moins approximativement, de l'étendue du volume qu'on leur offrait. Or, d'une part, M. Julia comprenait fort bien la désillusion qu'allait causer à ses partenaires, qui s'imaginaient trouver la matière d'un fort volume à 7 ou 8 francs, la production de *128* feuillets d'un manuscrit couvert de lettres énormes très espacées et dont la moitié au moins est raturée. Il ne s'agissait donc plus de deux volumes ni même d'un seul, mais bien d'une toute petite brochure de 100 pages environ, en employant des caractères de luxe, en interlignant fort et en prodiguant les *blancs*. A chaque nouvel enchérisseur, la déception fut la même, lorsque M. Julia tirait avec une grande solennité de son armoire un paquet hermétiquement cacheté et ficelé et le posait sur le petit guéridon de la bibliothèque avec des gestes de saint-sacrement, en annonçant d'une voix grave : « Voici les Mémoires de Heine, » la figure de

l'éditeur s'allongeait visiblement; il regardait généralement d'un air effaré son interlocuteur et demandait invariablement, comme certaine jeune mariée exigeante, le lendemain de ses noces : « Eh quoi ! ce n'est que cela? » Oui, en effet, ce n'était que cela. — Après avoir dévisagé son partenaire pour se rendre compte si la pilule passerait tout de même, Julia devenait rassurant.

— Il y a les doubles, disait-il d'un air capable.

L'éditeur (nous racontons *de visu*) branlait la tête avec découragement, il n'avait pas l'air d'y croire beaucoup à ces doubles.

— Mais si, mais si, insistait M. Julia du ton que doit metttre l'aumônier des dernières prières ranimant le courage du moribond désespéré, et alors il feuilletait les paperasses. Tout à coup d'une voix triomphante, relevant la tête et mettant le doigt sur un chiffre de pagination : Voyez, voyez, 79 *bis* — 89 *bis* — 101 *bis*. Lorsqu'il tira du dossier trois feuillets marqués 130, 130 *bis*, 130 *ter*, il était certainement plus rayonnant que Christophe Colomb lorsqu'il eut découvert l'Amérique.

Hélas! tous les doubles et même la triple feuille ne parvenaient pas, loin de là, à compléter le volume. L'éditeur faisait une mine de plus en plus découragée... « Il y a les ratures, les malheureuses ratures, gémissait l'honnête négociant, en montrant des lignes entières, des quarts de page biffés! »

C'est alors que l'ancien préfet se montra à la hauteur de la situation. Prenant en pitié l'éditeur : — « Comment, monsieur, s'écria-t-il d'un air supérieur, vous ne comprenez pas le parti que l'on pourrait tirer justement de ces ratures. Mais regardez donc, c'est à peine si le trait a traversé l'écriture! On peut tout lire. Quelle bonne fortune pour vous de pouvoir mettre en regard de ce que Heine a dit ce qu'il a voulu dire... Quel sel ! quel piquant ! Savez-vous, monsieur, qu'en conscience, ces ratures devraient vous être comptées à part. » Hélas ! après s'être réchauffée à cette lueur, la partie prenante s'apercevait que M. Julia parlait avec l'assurance superbe de l'homme qui, se trouvant en présence d'une écriture et d'une langue inconnues, n'a aucune raison de ne pas supposer ce qu'il désire trouver. Les phrases raturées étaient tout bonnement des phrases recommencées pour un adverbe changé, pour un adjectif placé derrière au lieu de l'être devant; bref, bonnet blanc et blanc bonnet. Il n'y avait rien à

tirer des ratures. De quelque côté que l'on tournât et retournât ce précieux manuscrit, impossible d'en fabriquer au-delà d'une petite brochure. Il est vrai que M. Julia promettait d'écrire une préface assez longue, mais il dut s'apercevoir, à l'accueil que recevait cette proposition, que si on tenait à lui acheter du Heine le plus possible, on ne demandait que très peu de Julia ou que du moins on s'en passerait. Il est vrai, habitués à traiter avec des hommes de talent qui n'ont pas le sens commercial, les éditeurs se trouvant en présence d'un négociant ferré à glace et se gardant à carreau, admirèrent cette capacité commerçante, mais se refusèrent à croire qu'un homme aussi positif pût perdre son temps à confectionner de la littérature quand il s'entendait si bien à vendre celle d'autrui. A l'heure qu'il est, M. Julia passe pour un malin, pour un génie mercantile supérieurement doué, capable de fourrer dans le sac de Scapin les éditeurs les plus retors. Seulement, comme on sait que les génies universels sont rares, cette réputation d'homme d'affaires empêchera dès longtemps son mérite littéraire de briller.

Il serait fastidieux de raconter comment furent poursuivies ces enchères que suivirent une demi-douzaine d'éditeurs, sans compter les amateurs, dont l'un, qui se présenta à Passy sous un nom supposé, n'était autre qu'un envoyé du gouvernement prussien *désireux de savoir,* chargé de se rendre compte s'il était nécessaire d'acheter le manuscrit pour le détruire. Cette fois, M. Julia ne vit que du feu, il livra complètement son secret, et M. le conseiller de X... put annoncer à Berlin qu'il ne valait pas la peine de s'échauffer la tête pour ces souvenirs d'enfance du poète.

Fidèle au principe qu'il s'était imposé dès le début de ne livrer le manuscrit qu'au plus offrant, M. Julia reçut les demandes avec le calme le plus olympien, s'efforçant de maintenir son prix (25 à 30,000 francs) jusqu'à la fin, usant de toutes les ressources de son imagination, pour faire monter les enchères, n'épargnant pour cela, ni les petites ruses, ni l'énonciation d'offres fictives, destinées à provoquer des surenchères...

A la fin, M. Julia a trouvé la somme très grosse, énorme même, de 16,000 francs, pour ces 80 pages! Et quand on songe que Heine recevait 125 francs pour une feuille d'impression ou

20 louis d'or pour un gros volume de Reisebilder ou de poèmes!

Malgré le prestige que Heine exerce sur tous les esprits en Allemagne, malgré la valeur attachée à chaque ligne inédite due à cette plume si poétique et si ornée, M. Julia aurait difficilement obtenu un prix équivalant à 10 francs la ligne, sans une de ces circonstances qui naissent exprès pour les gens venus au monde coiffés.

Le Magasine le plus répandu de l'Allemagne et du continent, puisqu'il tire à 250,000, je dis un quart de million d'exemplaires, devait passer entre les mains d'un nouvel éditeur à partir du 1er janvier 1884. M. Krœner de Stuttgardt, l'acquéreur du journal, avait l'intention d'inaugurer son règne par un coup d'éclat. La publication des Mémoires de Henri Heine, même fragmentaire, devait répondre à ses vues et, par la réclame qui en résulterait pour la *Gartenlaube*, compenser très largement un sacrifice devant lequel un éditeur placé dans des conditions normales eût reculé! Afin de ne pas manquer sa vente, M. Krœner eut la précaution de s'entendre avec M. Campe, quitte à lui abandonner le droit de publication en volume. M. Julia hésita longtemps avant d'accepter ce prix de 16,000 francs, qui représente 10 francs la *ligne* ou 50 centimes la lettre! Pendant huit jours l'habile *négociateur* s'en allait racontant—là où il supposait que ses paroles ne tomberaient pas dans l'oreille d'un sourd, — qu'un mystérieux inconnu qu'il n'était pas autorisé à nommer, parce qu'il avait juré sur les saints évangiles de ne pas révéler son nom, lui avait offert *vingt mille francs*. Pendant une semaine, cette stratégie fut employée en pure perte, et comme les concurrents évincés commençaient à publier certains détails compromettants sur l'étendue et le contenu des *Mémoires*, M. Julia, se souvenant à propos du héron de la fable, dédaigneux de tous les poissons qui se présentaient à portée de son bec et obligé de souper d'un vermisseau, signa enfin le traité que la maison Krœner communiqua aux journaux de Paris. Le 24 janvier 1884, les 128 feuillets des Mémoires furent livrés au représentant de MM. Campe et Krœner, et M. Julia qui n'a écrit que « l'Histoire de Béziers » palpa la somme de 16,000 francs pour la dernière œuvre de Heine. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il ne crut même pas devoir adresser un mot de remerciement au rédacteur des « Pariser-Nachcrichten », qui lui

avait prêté l'appui de sa publicité et le concours de son travail, qui avait soutenu énergiquement l'authenticité du manuscrit, alors que les feuilles gagnées ou inspirées par la famille Heine traitaient M. Julia d'imposteur ou de captateur d'héritage, alors que des journaux de Paris se faisaient l'écho de ces affirmations? Mais c'est là le propre des esprits supérieurement pratiques de savoir exploiter les concours qu'ils ont la bonne fortune de rencontrer, et pour peu qu'ils aient l'inaltérable bonne opinion de leur personne, ils sont encore persuadés, comme le lion de la fable, qu'ils font à ceux qu'ils exploitent « en les croquant » beaucoup d'honneur.

VIII

Il est établi aujourd'hui que le manuscrit acheté si cher par MM. Kroener et Campe ne peut représenter que les deux ou trois premiers chapitres des « Mémoires. » Il est établi aussi que Henri Heine ou bien a véritablement écrit ces Mémoires ou qu'il a eu l'intention de les écrire. Dans l'introduction du petit livre qui va être publié prochainement, Henri Heine s'adresse, selon sa coutume, à une figure de femme idéale : « Viens, lui dit-il, pose ta tête sur mes genoux, je veux te raconter le conte de ma vie. » L'infortuné malade ajoute que la présence de cette femme qu'il choisit pour confidente transfigure la triste chambre dans laquelle il est étendu sur son lit de souffrance, la grandeur de la tâche l'absorbe et lui fait oublier les misères présentes. Les doigts amaigris courent sur le papier péniblement suivis par les yeux presque éteints.

Le poète qui marquera une si grande place dans l'histoire littéraire du siècle dont il se proclame le « premier homme », puisqu'il naquit en janvier 1800, évoque sans doute avec sa magie de style les heures de son enfance. Il nous montre cette belle cité de Dusseldorf, si fièrement, si coquettement campée sur le vieux Rhin, dont l'enfant né dans la Scharftergasse deviendra le chantre attitré. Qu'est-elle devenue aujourd'hui cette maison où le bonhomme drapier et la brave ménagère Betty qui devait sur-

vivre octogénaire à son illustre enfant, mirent au jour un grand homme? Elle existe toujours, cette maison, telle qu'elle fut au début du siècle, avec sa façade mi-gothique, mi-renaissance, portant sur ses murailles les traces du fleuve qui de temps en temps, au printemps, à la fonte des neiges, vient rendre une visite, dont on se passerait bien, au logis de son poète. D'un côté cette rue droite aboutit à une belle place carrée ornée de maisons datant du XIVe siècle et que dépasse la statue de bronze d'un électeur quelconque voulant jouer au Louis XIV. L'autre extrémité donne sur un passage étroit qu'il suffit de traverser pour se trouver sur les bords du fleuve, ayant sur la droite un des plus beaux parcs du monde et en face un paysage riant qui repose la vue... Une plaque est posée au-dessus de la porte, elle porte qu' « ici naquit Henri Heine ». Rien de plus, pas même un buste; quant à la statue, il n'en est pas encore question... L'appartement où le barde du Romanzero, le railleur du Conte d'hiver, le poète des *Lieder* poussa son premier vagissement, est occupé aujourd'hui par la famille d'un charcutier dont les jambons rosés, les saucissons longs de plusieurs aunes, les chapelets des cervelas sollicitent le chaland affamé au rez-de-chaussée.

Nous allons donc savoir ce que ressentit l'enfant, quelles furent ses premières sensations, s'il franchit facilement et rapidement le Rubicon de l'alphabet et de la règle de trois, choses assurément fort indifférentes lorsqu'il s'agit de Durand ou de Dupont, mais qui ne sauraient laisser froid personne, quand il s'agit de l'homme qui nous occupe. Nous assisterons au premier développement de cette magnifique intelligence, nous pourrons prendre note de ses premières saillies, nous entendrons les premiers battements de son cœur pour cette fille de bourreau dont la silhouette se trouve quelque part dans son œuvre, nous aurons peut-être quelques renseignements inédits sur ses frères et ses sœurs, si l'impitoyable Maximilien n'a pas tout jeté dans le brasier, puis une interruption brusque, assurément regrettable pour les amateurs de scandale, mais dont d'autres se consoleront en prenant en main un de ces ouvrages qui n'ont pas été payés 10 francs la ligne, mais qui n'en valent que davantage.

Avant que la dernière œuvre de Heine ait paru en allemand,

une violente polémique a éclaté dans les journaux d'outre-Rhin relativement à l'existence du dossier de 1150 lettres renfermant la suite des Mémoires et que M. Julia compte mettre prochainement aux enchères. L'écrivain qui a négocié l'achat des « Mémoires » pour la *Gartenlaube* ayant publié que MM. Julia et Kohn-Abrest s'étaient entendus pour exercer une pression déloyale sur les éditeurs, M. Kohn-Abrest poursuit en ce moment l'auteur de cette assertion devant les tribunaux.

On ignore si M. Julia prendra aussi des mesures pour défendre l'honneur d'un ancien fonctionnaire de la République que la *Gazette de Voss* cherche à éclabousser sans vouloir accepter ni rectification ni protestation, ce qui prouve que les écrivains de cette feuille ont de singulières notions des convenances.

Tout cela n'intéresse guère le public français, qui accueillera l'édition française des « Mémoires », qui doivent paraître chez Calmann-Lévy, avec la vive sympathie que lui inspire ce génie étranger qui a porté les plus beaux fruits sur la terre parisienne où il avait jeté de si profondes racines. Les Mémoires, même fragmentaires, de Heine auront à Paris un grand succès littéraire.

FIN

273. — Paris — Imp. Tolmer et Cie, 3, rue Madame.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

M. & MME BEWER

Roman nouveau, par Paul LINDAU

AVEC PRÉFACE DE M. JULES CLARETIE ET UNE LETTRE A L'AUTEUR PAR M. ÉMILE AUGIER

Un volume in-18, 2e édition. . . . . **3 fr. 50**

Depuis la guerre de 1870, de grands efforts ont été faits en France pour connaître l'Allemagne politique et militaire. Mais ce que l'on connaît moins ou pas du tout, c'est la vie intime à Berlin, dans le Berlin nouveau et complètement transfiguré, que les circonstances ont créé depuis que l'ancienne résidence des Markgraves de Brandebourg est devenue la capitale de l'Empire allemand et l'orbite de la politique européenne. Or, où trouver cette histoire intime, ces documents humains, sinon dans un roman écrit par un observateur doublé d'un littérateur d'un si haut mérite tel que M. Paul Lindau. *M. et Mme Bewer*, le dernier ouvrage de cet auteur très célèbre en Allemagne, et qu'une préface très ingénieuse de M. Jules Claretie présente au public français, contient une étude de mœurs berlinoises qui pourrait assurément être signée du romancier parisien le plus à la mode, s'il s'avisait de se rendre en Allemagne pour chercher ses types *Unter den Linden*, au lieu de les prendre sur le boulevard. La traduction de cette œuvre est tout à fait littéraire et *française ;* le lecteur qui s'attache aux personnages se familiarise tout de suite avec le style, qui n'a pas du tout cette allure de *thème* qui rend souvent si laborieuse et si peu récréative la lecture des meilleurs romans étrangers.

LE

GRAND SAINT ANTOINE

DE PADOUE

Son Enfance, sa belle Jeunesse, ses Miracles, ses Tentations, son Apothéose, son petit Cochon.

BADINAGE IRRÉVÉRENCIEUX

Par Ernest D'HERVILLY

Avec 75 dessins du célèbre caricaturiste **W. Busch**

Troisième édition. Prix : **2** fr.

273 — Paris. — Imp. Tolmer et Cie, 3, rue Madame.



